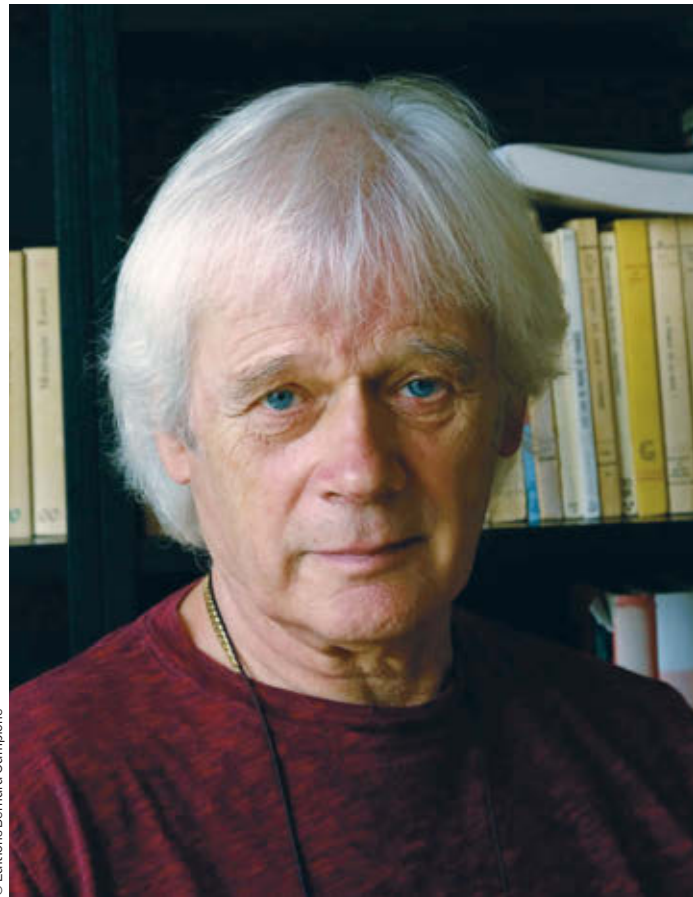


«La complexité de la réalité m'intéresse»

Dans *Au nom du feu*, l'écrivain genevois Pierre Béguin retrace le parcours chaotique d'un des 2000 Suisses qui s'engagèrent dans l'armée allemande durant la Deuxième Guerre mondiale. Un roman fort marquant inspiré des notes d'un anonyme d'une histoire maudite. Eclairage en clair-obscur.



© Editions Bernard Campiche

Après l'affaire Josette Bauer et *La scandaleuse Madame B.* (EM 14, 2020), vous vous intéressez à nouveau à un destin qui n'est pas né de votre imagination. Il s'agit d'Alfred Luginbühl, un Suisse qui a rejoint la Waffen-SS, s'est battu en Carélie finlandaise sur le front russe, a survécu à Berlin bombardée par les Alliés et à la captivité soviétique. Pourquoi ce choix?

Pierre Béguin: – Mon oreille de romancier s'est dressée quand j'ai entendu, lors d'une soirée, des bribes de l'histoire d'Alfred Luginbühl via un de ses trois fils, qui m'a par la suite fait confiance en me livrant les notes de son père décédé en 1995 – une petite centaine de pages, des souvenirs précis, factuels. Quel était le destin de ce Suisse alémanique qui a grandi entre l'Oberland bernois et Montreux avant de terminer sa vie à Genève en tant que

syndicaliste et père de famille? Pourquoi rejoindre l'armée nazie en 1942? Quelle est la part de responsabilité d'un individu?

En lisant *Au nom du feu*, on a l'impression de découvrir une histoire à la Zola ou à la Dickens dans la Suisse de l'entre-deux-guerres. Une tragédie à hauteur d'homme. On est loin de l'image idyllique d'une Helvétie propre en ordre...

– En effet. La réalité m'intéresse. Avec ses complexités, ses difficultés, ses aspects peu évidents. Selon moi, le réel imagine des fictions que la fiction ne peut imaginer. Avec la vie d'Alfred Luginbühl, la fiction est incarnée et réalisée d'une façon bien plus incroyable que si elle était sortie de l'esprit d'un auteur. J'ai essayé de comprendre les mécanismes à l'œuvre dans son parcours vertigineux: c'est l'histoire d'une destinée qui prend tout à coup un tour-

nant tragique. Une sorte de «machine infernale», pour citer Jean Cocteau.

Alfred Luginbühl quitte le vert paradis de l'enfance pour un long enfer. En raison d'un filet à papillons...

– Son père adoptif le lui offre. Alfred Luginbühl est d'abord un enfant heureux. Il vit dans l'Oberland bernois, non loin du lac de Thoune, dans une famille aimante et au contact de la nature. Mais ce filet à papillons l'amène à manquer de se noyer...

Un tournant à même pas sept ans!

– Oui. Sa mère biologique, dont il ignorait jusque-là l'existence, se manifeste alors. Elle réclame son fils. C'est un choc. Un bouleversement. Il se retrouve à Montreux avec cette mère dépourvue de toute affection et un beau-père violent. Coups et humiliations: la maltraitance devient son lot quotidien.

Ancien professeur de français au Collège Calvin à Genève et amoureux de l'Amérique latine, Pierre Béguin a notamment signé *Condamné au bénéfice du doute*, *Vous ne connaîtrez ni le jour ni l'heure* et *La scandaleuse Madame B.*

Quelle est la part de réalisme dans cette «éducation»?

– Les notes d'Alfred Luginbühl constituent le squelette de mon roman. Elles sont riches de faits détaillés: on y lit par exemple ce qu'il mangeait dans une cantine suisse ou sa vie dans l'armée allemande en Finlande entre 1942 et 1945. Mais il manque des os. J'ai donc dû ajouter de la chair, du corps, du souffle: créer de la vie à partir d'un squelette partiel.

Les épisodes de maltraitance ont une vraisemblance stupéfiante. Qu'en est-il de son séjour dans une maison de correction, les Croisettes, qui a existé?

– C'est un des passages les plus réalistes d'*Au nom du feu*. La documentation d'Alfred Luginbühl sur ce sujet est confondante. Les violences qu'il a subies se produisaient dans le cadre familial, mais également dans des institutions établies. Très triste, et hélas vrai.

Zola et Dickens ne sont pas loin... Dans ce roman, vous posez aussi la question de la responsabilité.

– Elle est centrale. Alfred Luginbühl appartient à une génération qui n'évoque pas dans la déploration victimaire, dans la surenchère de la souffrance. Il assume ses actes quand bien même son choix est en partie déterminé par des causes qui lui échappent, dont il n'est pas responsable. L'abandon familial, la violence exercée sur lui, l'anticommunisme, le contexte guerrier, une passion déçue qui ravive son complexe d'abandon, la lecture de *Mein Kampf* (lu dans la bibliothèque de son école, à Montreux!), la figure forte du *Führer* censée compenser le déficit de référent paternel: Alfred Luginbühl «prend tout sur lui», fatalité et libre arbitre. C'est en cela qu'il est héroïque. Il ne s'agit donc ni de l'accabler ni de l'excuser, mais de le comprendre.



C'est une tragédie du 20^e siècle.

– Sa vie est tragique parce que la vie humaine l'est: une notion fondamentale que l'humanité, du moins en Occident, semble hélas oublier. Quand j'entends prononcer le terme de «génération sacrifiée» pour les jeunes qui ont subi les confinements dus à la pandémie, j'en ai les bras ballants. Le monde dans lequel a grandi Alfred Luginbühl était autrement plus dur et dangereux. C'est aussi cette dureté qui l'a rendu résilient.

Au-delà de ses choix politiques et militaires, Alfred Luginbühl est un survivant?

– Il échappe à la mort sur le front de l'Est alors que nombre de ses compagnons d'armes y laissent leur vie. Il survit aux bombardements alliés dans Berlin en ruines. Il réussit à s'échapper d'un camp de prisonniers où les Soviétiques traitent les soldats avec une dureté longtemps tue. Il finit par rentrer en Suisse au terme d'un long périple.

Odyssée de l'horreur

Au nom du feu est un ovni dans la littérature suisse. Et dans la littérature de guerre. Pierre Béguin ne répercute pas les clichés accolés à ce genre. Son réalisme l'en détourne d'une façon très prenante et éveillée. On croit tout ce qui habite ce roman parce que tout y sonne, hélas, authentique. L'aube radieuse d'une vie d'homme. Une longue chute dans la souffrance de l'enfance et la révolte de l'adolescence. Un adulte s'enfoncé alors dans la nuit de la guerre hitlérienne... Et pourtant, quelle étrange lueur dans ces ténèbres. C'est celle d'une survivance. D'une longue errance également. Il faut lire le destin des maudits pour éviter de hurler avec les loups. Et pour garder les yeux écarquillés sur le tragique de la réalité. |

A Neuchâtel il devient jardinier, lui qui a toujours aimé le réconfort de la nature. Puis, à Genève, il fonde une famille. Secrétaire syndical de la Fédération des ouvriers du bois et du bâtiment (FOBB), il défend des ouvriers de toutes origines. Sans jamais évoquer, semble-t-il, son engagement dans l'armée allemande. Cela «relativise»-t-il son rôle dans la Waffen-SS?

– Il me manque bien des éléments pour vous répondre. N'ayant pas connu personnellement Alfred Luginbühl, je me suis basé sur ses souvenirs qui portent sur sa jeunesse et la guerre. En savoir plus aurait été passionnant. Mais il est certain que votre interrogation laisse grande ouverte la question de la complexité humaine et de ses zones d'ombre. |

Pierre Béguin, *Au nom du feu* (Bernard Campiche, 374 pages).